

Le Rôle du Cardinal de Sion

-Article lettre des Amis de Bayard N°43 -

(présenté par Jean-Christophe Parisot de Bayard)

François I^{er} visait à la constitution d'un empire européen et désirait ardemment un État tampon au nord de l'Italie pour interdire une hégémonie suisse ou autrichienne.

Max Gallo a récemment dépeint le roi : un gentilhomme de son temps, courtois, joyeux. Il savait plaisanter, faire des cadeaux, être souple. C'était le portrait type de l'enfant gâté. On connaît bien le très jeune François I^{er}, mais peu le vieux cardinal Mathieu Schiner. Le diable incarné pour les chroniqueurs français, il a un tout autre visage si l'on lit la correspondance de Pierre d'Anghiera et les manuscrits de l'abbaye de Saint-Maurice.

Martin du Bellay n'a mis en avant le rôle du fameux légat qu'en 1568. François I^{er} rapporta à l'évêque Paul Jove cette parole :

« Rude homme que ce Schiner, dont la parole m'a fait plus de mal que toutes les lances de ses montagnards ! »



Le cardinal de Sion, l'agent actif du pape Léon X, le serviteur zélé de Massimiliano Sforza, était lui aussi un montagnard vif, incisif, dur et chaste. Schiner était issu d'un autre monde et ne comprenait pas l'effervescence humaniste et religieuse qui secouait l'Europe. Mathieu était un « *self-made man* » qui défendait une cause : l'unité de la chrétienté. Parlant le grec, l'italien et l'allemand, c'est un contemplatif, pas un poète. Il vivait la guerre comme un ascète, dormant sur la neige avec ses hommes.

À Marignan, Schiner commanda une infanterie de 26000 piétons, au moins, les meilleurs et les plus aguerris d'Europe, mais ne disposa ni de cavalerie ni d'artillerie dignes de ce nom. Pour gagner la bataille contre François I^{er}, il savait qu'il devait lui interdire, à tout prix, de

faire tonner ses puissants canons. D'emblée, il tentera de museler l'artillerie française et de s'en emparer. L'artillerie était la clef de la victoire.

Comment un homme d'église pouvait-il être si au fait des questions stratégiques ? Qui était exactement Mathieu Schiner (ou *Matthäus*), ce moine-soldat qui a voulu et déclenché la bataille de Marignan ? Était-il vraiment ce diable rouge de l'historiographie française ? Les écrits sur Marignan le diront ambitieux, rusé, adroit. Gabriel Gallard écrira même, en 1806 :

« Marignan est la plus profonde plaie qu'un prêtre sanguinaire ait faite au genre humain »

Les Français le haïront, les Suisses l'encenseront. Au-delà des services armés qu'il va rendre à Sforza en 1515, Schiner brigua, en catimini, une extension de la Confédération helvétique en Italie du nord. Orgueilleux et déterminé, hargneux et très combatif, il avait les yeux rivés sur la tiare papale...



Matthäus n'est pas issu d'une grande dynastie. Il est natif, en 1456, de Mühlebach, un hameau de la vallée de Conches, dans le Haut-Valais, un village ensoleillé de la Suisse romande que les skieurs d'aujourd'hui connaissent bien. Le lieu est une tour de contrôle des vallées latines d'un côté et alémaniques de l'autre.

Les historiens français ont dit que Schiner était né dans la bassesse et qu'il finança ses études en chantant. Nous savons que la légende du berger valaisan est fautive : son père était un menuisier aisé et son oncle Nicolas, curé d'Ernen, devint prince-évêque. Les non-nobles (le petit patriciat de magistrats) ne pouvaient espérer jouer un rôle que par leur ascension dans l'Église et les mariages arrangés.

Nicolas Schiner envoya Mathieu faire des études à Côme et maria un autre neveu à la fille de messire de Supersaxo (chef du parti alémanique, pro-français, grand banneret du dizain de Sion). L'Église suisse n'était pas exemplaire : les curés avaient leur concubine.

Les montagnards se vendaient comme mercenaires. La Confédération n'avait aucune stratégie. Secrétaire de Supersaxo, Schiner apprend les rancunes, les indignations, les combinaisons. Les Suisses prennent conscience de leur force.

Mathieu prend souvent la route de Rome. Si Mathieu devint à son tour évêque (puis cardinal), ce fut en signe de considération pour son courage et son éloquence devant la curie. On est à la veille de la Réforme et l'homme séduit. Il était capable de mater les plus fortes têtes. On racontera qu'il avait un caractère violent et que c'est les armes à la main qu'il exigea qu'on le nommât coadjuteur de son oncle. Avait-il la vocation ? On peut en douter, mais, à l'époque, les prélats sont surtout des gestionnaires et des diplomates.

Schiner a eu trois bâtards dans sa jeunesse. Comme évêque, il se voudra irréprochable. Il développa l'éducation populaire, fit construire des églises et se fit remarquer par sa modération. Gonzalgue de Reynold écrira : « *Schiner fut un des hommes les plus complets auxquels la Suisse ait donné naissance.* » Ce grand homme d'État rallia très tôt la papauté et devint son fidèle allié contre la France.

Le cardinal de Sion acquiert peu à peu le mental d'un croisé. Il est peut-être même le dernier croisé de son temps. À cinquante ans, il était reconnu comme un esprit brillant qui avait une vue précise sur la géopolitique de son époque. Il combat pour l'empereur. Sa correspondance et les rapports des diètes montrent que Schiner est en relations étroites avec le duc de Savoie, le roi d'Angleterre, le cardinal Wolsey, l'évêque de Lausanne, les Conseils de Berne, de Zurich, de Lucerne, de Fribourg...

Le monde est en pleine transformation et Schiner se délecte des intrigues. Il était considéré par le camp français comme un arriviste qui avait réussi à gravir tous les échelons de l'Église de la Renaissance. Il était pour Rome un prélat de talent, un diplomate extrêmement doué, une sorte de « Richelieu suisse ». Le pape lui promit le chapeau de cardinal s'il réussissait à fédérer les Suisses contre les Français. À Bâle, il convainquit les confédérés de demander à Louis XII une augmentation de leur pension annuelle. Le roi de France refusa, en expliquant qu'il « *n'était pas le caissier des montagnards* ».

C'est par cette manœuvre que les Suisses rallièrent le pape. Ils reçurent avec fierté le titre de « défenseurs du Saint-Siège ». Schiner avait toutefois contre lui un important parti français dirigé par Georges Supersaxo. Ce parti prendra le pouvoir en Valais après Marignan et pilla les châteaux de Schiner qui devra s'enfuir en 1517. « Superstar » en Europe, Schiner est détesté en Valais. Il finira par s'enfuir en traîneau pour échapper à la vindicte populaire.

Pour comprendre qui est véritablement Schiner, il faut se pencher sur sa biographie. Prêtre à vingt-quatre ans, doyen de la cathédrale de Sion à trente et un, il participe aux différentes cabales qui agitent l'Église du Valais en jouant de l'appui de son oncle, le prince-évêque de Sion. Évêque à trente-quatre ans, Schiner va développer ses talents de diplomate et de chef politique – certains diront de guerrier. Il défend les intérêts des cantons contre la puissance française. Tous ne le suivent pas. La diète de Lucerne se plaindra au pape en 1513. Il réussit à

contrer Louis XII à Pavie et à Novare. Le pape Jules II le gratifie successivement des titres de « libérateur de l'Italie et protecteur de l'Église », cardinal et légat du pape. Pour avoir les mains libres, il parvient à convaincre le pape de rattacher l'évêché de Sion directement au Saint-Siège. animateur de l'alliance anti-française, il sillonne l'Europe.

François I^{er} profite de son absence pour renforcer le parti pro-français en Valais.

Schiner joue de son titre de cardinal pour réussir l'union autour du pape et le prestige des États Pontificaux. Le spirituel et le temporel sont liés et Schiner n'hésite pas à aller sur le terrain prêcher une forme de guerre sainte auprès des chefs. Il n'hésite pas non plus à marcher en tête des combattants, revêtu du pallium et entouré de prêtres. Il promet le paradis pour les soldats qui mourront au combat, tels des martyrs. Son contemporain, Nicolas Manuel, écrira : « *Schiner préfère entendre le canon que la messe.* »

Son blason, bien connu des numismates, en dit long : « Armes posées sur la crosse et le glaive, surmontées de la mitre. » Pourtant, on aurait tort d'en rester à cette image car Schiner fit des dons à différentes œuvres. Il avait l'amitié d'Érasme qui le voyait pape. Son ami écrira : « *Si l'Église avait un peu plus d'hommes de cette valeur, avec sa clarté de jugement et sa science théologique, les choses iraient beaucoup mieux.* » Marignan ne fut qu'une étape de sa vie.

Au conclave qui suivit la mort de Léon X (1521), il dut s'effacer devant Adrien VI, tout en gérant les finances catastrophiques du Saint-Siège. Il plaida contre les abus de l'Église, tout en restant fidèle au souverain pontife.

En réalité, Schiner n'était pas réellement de son temps. Il allait à contre-courant sans vraiment s'en rendre compte. Marignan fut pour lui un cuisant échec, mais, et il faut le reconnaître, son courage y fut admirable, restant au milieu des soldats de la première ligne pour les encourager (point occulté par les historiens français). En quittant le champ de bataille, il demandera au pape l'absolution pour lui et les prêtres qui avaient combattu. Le légat du pape s'était cru au XIII^e siècle. Chassé de Sion par ses rivaux, il se réfugiera à Zürich.

Un commissaire apostolique devra intervenir dans le Valais pour débrouiller le jeu des excommunications lancées par Schiner. Le cardinal, qui n'a pas perdu la confiance de Rome, croit que la guerre peut être bonne, nécessaire et sainte. Il n'hésite pas à distribuer indulgences et privilèges à ceux qui le suivent. Sa mentalité est typique des croisés. Après Marignan, il accusera les Français d'« avoir déchiré la tunique du Seigneur et l'unité de l'Église » (décembre 1515, lettre au cardinal Wolsey). Il rejoindra le camp de Charles Quint dont il deviendra le conseiller.

Grâce à l'appui de ce dernier, on le revit à Milan (six ans seulement après sa fuite !). Humaniste, Schiner refusa toutefois de soutenir Luther. Cette prise de position le donna favori au conclave de 1522, mais les cardinaux français, qui se souvenaient de Marignan, votèrent contre lui.

Adrien VI lui conservera son amitié et demandera à être enterré à ses côtés. Dans le Valais, la mort de Schiner, en 1522, fut accueillie par des cris de triomphe. Ses ennemis publièrent des pamphlets pour le traîner dans la boue.

Jean-Christophe Parisot de Bayard, extrait de *Marignan 1515 La Bataille des Géants*, édition Christian, 2015

